

pourquoi je suis triste

vous demandez pourquoi je suis triste : A quelle yeux
 voyez-vous aujourd'hui le sourire fidèle ?
 quand la foudre a croisé le vol de l'hirondelle,
 elle a pouf et s'enterme avec ses tendres œufs,
 j'ugez s'ils sont éclos ! j'ugez si son balaine
 passe dans le dard, pour la recourse et peine ?
 leur petite âme nue et leur gosier chantant,
 pressés d'aller aux cinq saluer leur auteurs !
 et quand le plomb mortel fait trembler chaque feuille,
 et les Nids et l'orebaste et les Jaynes d'un Bois,
 j'ugez comme l'oiseau dont l'instinct se recueille,
 retient avec effort ses aïlons et sa voix !
 enfin, si dans son arbre on voit bouger sa tête,
 si pour ne pas mourir il chante encor son cœur,
 poète ! étonnez-vous que l'humaine tem pête,
 ait trempe tout ce chant d'une étrange douleur !
 sous quelque verte lambeau, jardin de ma fenêtre,
 Ma seule terre à moi qui m'ait donné des fleurs,
 (1) Reveuse aux doux parfums qu'avril laissait s'enatre,
 j'ai vu d'un noir tableau se brayer les couleurs.
 Savez-vous que c'est grand tout un peuple qui crie !
 Savez-vous que c'est triste une ville mourante,



(1) 9 Avril 1834 - à Lyon.

(P.F. 151.)

appelant de ses vœux la lointaine patrie,
n'osant enlever sa livide moitié
écrasée au galop de la guerre civile;
Savez-vous que c'est froid le linéol d'une ville
et qu'en nous revoyant debout sur quelques seuils
vous n'avez plus d'accents pour lamentes nos deuils?

^{quand} quand le sang inondait cette ville éperdue!
quand la bombe et le plomb balayant chaque rue,
Mêlaient leurs cris aux cris des tocsins effrayés,
quand le rouge incendiaire long bras déployé,
étréignait dans ses nœuds les enfants et les pères,
Refoulés sous leurs toits par les foudres militaires,
quand, détruisant l'abri des caveaux et branlés,
pressant d'un pied cruel les combles écroulés,
Sa mort disciplinée et savante au carnage,
étouffait lâchement le vieillard, le jeune âge,
et la mère en douleurs pria d'un virgine berceau,
Dont les flancs refermés se changeaient en tombeau,
j'étais là! j'écoutais mourir ~~l'âme~~ ^{l'âme} ~~Stamm~~ ^{Stamm},
j'assistais, vive et morte, au départ de ces âmes,
que le plomb déchirait et séparait des corps,
Ses affreux où tintaient de lugubres accords:
les clochers balotans, les tambours et les balles,
les derniers cris du sang qui coulait sur les dalles,
c'était ~~l'horreur~~ ^{l'horreur} ~~à voir~~ ^{à voir} et toutefois, mes yeux,
se collaient à la vitre et cherchaient par les cieus,
si quelque âme visible, en quittant sa demeure,
planait, sanglante encor sur ce monde qui pleure!

J'écoutais si mon nom, vibrant dans quelque ardeur,
l'excitait point ma vie et de sauter vers Dieu
Mais le Ni, ~~mon nom~~ ^{qui pleurait!} Mais, le soldat farouche,
ilote, outrepassant son horrible devoir,
tuant jusqu'à l'enfant qui regardait sans voir
et rougissant le lait encor chaud dans sa bouche,
oh! devinez pourquoi dans ces jours étouffés
j'ai retenu mon vol au cri de mes enfants!
Devinez, devinez dans cette horreur suprême,
pourquoi, libre de fuir sous ce brûlant baptême,
mon âme qui pliait dans mon corps et genoux,
brava toutes ces morts qu'on inventait pour nous!

Depuis, j'ai renfermé, comme en leur chrysalide,
mes ailes, qu'au départ il faut étendre encor
et l'oreille penchée à votre hymne d'impe,
je laisse aller mon âme en ce plaintif accord!



(P.F. 111)